

Zwei Briefe des Schultheissen N.F. v. Steiger

Autor(en): **Steiger, R.F. v.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **3 (1897)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-127018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Zwei Briefe des Schultheißen M. K. v. Steiger.

Schriftstücke von der Hand des letzten Schultheißen des alten Bern sind selten; man wird es daher begrüßen, wenn wir hier die Reproduktion eines Briefes des Schultheißen Steiger unsern Lesern bieten. Derselbe verdient um so mehr Interesse, als darin ein Bericht über die Flucht Steigers aus dem Grauholz enthalten ist. Er ist, wie der folgende, an den Schwiegerjohn des Schreibenden gerichtet, nämlich an Karl Friedrich Rudolf Matz, Oberherrn zu Schöftland und Rued, der sich am 10. Mai 1790 mit Margaretha von Steiger, der Tochter des Schultheißen, verheirathete.

Der erste der beiden Briefe ist in der „Sammlung meist ungedruckter Aktenstücke zur bernischen Kriegsgeschichte des Jahres 1798“ von K. v. Erlach, S. 956—958 enthalten, wo aber als Adressat H. C. Matz v. Rued angegeben ist.

I.

Ulm le 28 Mars 1798.

Je ne crojois pas, mon tres cher ami, en prenant congé de vous a Berne de me trouver jamais a meme de vous ecrire ou de vous revoir.

La providence a voulu me laisser survivre a mon infortunée patrie, je me sousmes avec confiance à sa volonté —

Elle m'a sauvée miraculeusement — un des derniers sur le champ de bataille, je me vis entouré de Hussards francois.

Je gaignois non sans peine les bois de Muri avec un seul caporal¹⁾, ayant envoyé, un moment avant, mon valet en ville — pour sauver dans la maison ce qu'il pourroit, et me suivre a Thoune — ou si j'en echapois je me rendrois, bien décidé de ne pas me laisser prendre par les Francois.

Arrivé a Munsingen ou j'étois convenu avec le general de rallier le plus que possible de troupes pour deffendre l'Oberland,

Je fus un instant en danger d'être assasine; le pauvre d'Erlach venoit de l'être de la maniere la plus atroce — Reconu (d')une partie de soldats aupres desquel je m'étois trouvé a l'affaire du matin, m'entourerent, des paysans se reunirent avec eux — et me debaraserent d'une centaine de coquins furieux et yvres.

J'arrivai des lors fort heureusement a Thoune sans eprouver le moindre desagement, toujours suivi de quelques uns de mes braves compagnons. Thoune etoit dans la plus grande commotion.

Des gens, que je ne connois pas, veillerent a ma sureté, jusques a ce que je fus embarqué.

¹⁾ Korporal Dübi. Siehe dessen Bericht im Berner Taschenbuch für 1856, Seite 211 u. ff.

J'arrivai a 3 h. du matin a Unterseven, ou je trouvai le peuple deja en pleine insurrection et se disposant a mettre le feu au chateau d'Interlachen, quelques preposés le continrent — mais je ne pus engager personne a deffendre cette partie du pays.

Je fus donc obligé, pour ma propre sureté de gagner le Brunig, je fus fort (bien) accueilli a Brienz.

Mon frere¹⁾ m'y joignit avec ses deux petites filles de Toffen, venant d'Interlachen.

Nous traversames de compagnie les cantons d'Unterwalden, de Schweiz, le Togenburg jusques a St. Gall, ou je les laissai, pour arriver a Lindau, ou je comptois apprendre des nouvelles de ma femme et de Me. May²⁾. N'en trouvant pas, je passai a Stokach, d'ou j'envoyai un expres a Schaffhausen a Mr. Spleiss, auquel ces dames avoient etées recommandées.

Il m'apprit, qu'elles etoient parties pour Ulm, affin d'éviter l'orage, dont la ville etoit menacée par le revolutionnement des paysans et qui pouvoit etre dangereux pour les etrangers, surtout les Bernois.

Je fis donc les joindre a Ulm. Je les trouvai bien quant a la santé, tristes comme de raison, Me. May surtout d'être separée de vous — quoique rassurée par Mr. Schmid et votre lettre sur votre sort.

Incertain, mon cher ami, sur le parti que vous prendrez, je luy ay conseillé de rester avec nous jusques a ce qu'elle scut votre volonté a cet egard.

1) Joh. Albr. v. St., alt-Landvogt von Thorberg.

2) Tochter des Schultheißen, Gemahlin des Adressaten.

Nous ne comptons pas rester longtems a Ulm, tout annonce une révolution en Suabe — des que les troupes imperiales quitteront les environs d'Augs-purg, ce qui doit arriver un des premiers jours.

Je pense gagner cette dernière ville, et de la voir a considerer ou nous pourrons nous refugier et nous fixer pour quelque tems, avec sureté et oeconomie.

Je ne quitterai ma famille que lorsque elle (se sera) convenablement arrangee quelque part.

J'ignore, ou la fortune me conduira. Ce sera là ou je pourrai etre le plus utile a ma malheureuse patrie et le plus a meme de la venger.

Je vous embrasse mille fois, mon cher ami — mes respects chez vous.

Je souhaite que ma lettre soye plus heureuse que celle de votre femme qui vous ecrit chaque courrier.

Adieu mon cherissime ami

 Tout a vous

II.

Je profite, mon bien cher ami, du depart de Christian, pour joindre le billiet a la lettre de votre femme.

Vous etes bien sur de l'extreme plaisir avec lequel j'ay appris enfin a Ulm de vos nouvelles.

Je ne croyois pas mon tres cher ami en nous separant a Berne ni vous revoir jamais ni ma famille.

J'esperois en joignant l'armée y trouver une fin honorable et ne pas survivre a mon infortunée patrie que la trahison, la lacheté et la folie avoient perdue et deshonorée — La providence en a dis-

Je ne croyais pas, Mon
Très cher ami, en prenant
congé de vous, oser
de me braver, j'aurais
à me ennuier, de vous revoir
ou de vous revoir

La Providence, a voulu
me laisser furieux, a
mon infortunée Patrie
de me, faisant, avec
confiance, a la Volonté -

Elle, en a fait
miraculeusement - un
de desmiens, fait le gang
de l'abolition; je me suis
cubouré de l'histoire française

Je gagnais, non pas
prière, les Poies, de Mon

avec, un seul Caporal
ayant envoye, un Mornes
d'après avoir, Mors Valat
en Ville pour sauver,
dans, la maison, ce, qu'il
pouvait, et me jurer
à Thourne ou si j'en
échappais, si me rendrais
bien de voir, de ne pas me
laisser, Prédire par les
Français

arriver, à Maudsien
ou j'étais convenu, avec
le général, de rallier, le
plus, que possible, de Troupes
pour défendre, l'obstacle
Je fus, un jour, en danger
d'être assassiné, le pauvre
d'Éclair, venait, de l'éch

de la manière la plus
abovoy — accouin, une
portie, Day Soldats, suppy,
desquel, je, m'aboy, trouvi
a l'affaire, du Motin
ni cul surant — ~~accouin~~
D' Poylons, je accouin
avec Euy — et me ~~spacant~~
deboratant, d'une Ceulie,
de Copains, ferrins et
yous

D' arrivon, des lors
fort jaisentement, a Thon
sans epousas, le rivard
d' agrement, Toujours
vein, de quelques uns
de nos booves, Compagnon

Thoume, etoit, dans, la plus
grande, Coarctation
de gens, que, je ne
connois pas, veillant
a ma sante, jusqu'a
ce que je fus, embarqué
l'anné, a D. 3,
du matin, a l'entree
ou je trouvois, ce qui la
Neples, de la en plaines
indirection et se disant
a mettre, la feu, au
chateau d'Isidore, et
quelques, Provinces, la
continuant — Mais
je, ne puis, engager
Personne a defendre
cette partie du royaume

Uster le 28 Mars 1798

Je fus, pour obliger, sans, au
pouvoir Surtout, de geyers, le
Pouvoir Je fus fort
accablé à son nez

Mon frère, un y prignis
avec, les deux autres filles
de Toffen, devant d'habiller

haus, Four est un
de Compeygnis, les Poulus
d'entendre dans de Sigeunig
le Toyenbury jus est
à St. Gall, au si les Cuisiniers,
pe arrivés, à l'indan, au
si Comptoir, apprendras,
des haut valles, de Ma femme
et de Me. May non
trouvant, pas je passai

a Stokarz, D'on j'envoie,
en Et mes a Seyffhanten, a tout
spleis, auquel, ces Domes avaient
chiz avec unand ein

Il m'apport, qu'elles sont
partie pour Uden, affen
d'evites, l'ovage, soit, la ville
estoit menuee par, la
revolutionnement, de Poytce
et qui pouvoit estre dangereux
pour, les Chraige, surtout
les Barons

Je fus donc, les jorinde
a Uden Je les trouvais
bien, quant a la Soubie
ins la panna de rai tout

Ma, mes, surtout, d'ice
Je propos de vous

qu'icoy ruffance, par
Mr. Segun, et d'ice.

Lettre, fut votre fort
jeu de la main, Mon cher
ami, fut le parti, que vous
vraiment je lui, et
conseille, de rester, avec
nous, jusqu'à ce, qu'elle
soit, votre volonté, a cet
égard —

Nous ne comptons
pas rester, longtemps, a aller
tout au long, une révolution
en Suabe — D'après, les
troupe, impériales, partent
les Espagnols, d'aujourd'hui,
ce qui, doit avoir lieu
en des premiers jours

Je pense, que vous
êtes, dans une ville, et
D'après, le fait, a l'instinct

on vous pourrions, nous
refugier, et nous fuir
sans qu'elles, sans, avec force
et économie

Je ne quitterai, ma
famille, que lorsqu'elles
convenablement, arrange
quelque part —

Zigane, ou la fortune
me conduira. Ce sera la
ou, si pourrions être, le
plus utile à ma malheure
Notre, et le plus à même
de la venger

Je vous, embraße, mille
fois, mon cher ami —
My respects, cher Jean

Je Souhaitte, que m'a
Lettre soit, plus générale
que celle de votre femme
qui, vous écrit. Je vous salue
à Jean, mes expressions
Tout à vous

posé autrement. J'ay echapé comme par miracle a la mort que je crojois un bonheur pour moy, mais (aussi) aux Hussard qui me serroit de pres.

En me conservant, la Providence m'a imposé la tache d'employer le peu de jours que j'ay a vivre encore a delivrer ma patrie de ses oppresseurs et a la venger. Je la rempliroi mon cher ami de mon mieux et autant que mes foibles moyens me le permettront.

. . . (Familienangelegenheiten) En attendant, ne soyes pas en peine de nous; nous sommes a meme de nous tirer convenablement d'affaire — partout nous trouvons les temoignages les moins equivoques de bienveillance, d'interet et d'egard . . .

Nous serons, je pense, a Munich, quand vous recevrez nos lettres; la vie y est de moitié moins chere qu'a Augsburg. J'attendray la les reponses de Berlin et de Londres a mes lettres — et ces reponses decideront, je pense, de l'endroit, ou je fixerai notre domicile.

Si vous adresses, mon cher ami, vos lettres a Mr. de Halder a Augsburg, elles nous parviendront surrement, ou que nous soyons,

Mille respect et compl. a Schoftland ou je pense que Me. votre mere et sa famille seront arrivés. — Rien n'egale la verité des vœux que je fais pour vous que celle de l'attachement avec lequel je suis, mon tres cher ami,

Tout a vous

Augsburg, 9 avril (1798).

Steiger.